

Cultures -

Article paru le 16 juin 2010

Imprimer**Fermer****LA CHRONIQUE D'EMILE BRETON****Cent ans de jeunesse ; et toutes ses dents**

Dans la grande salle Henri-Langlois de la Cinémathèque française, le film terminé, un gamin d'une douzaine d'années pose une question : « Vous l'avez fait comment, ce travelling pour suivre le vélo ? » Le « vous » n'est pas de politesse mais pluriel : il sait qu'ils étaient nombreux derrière la caméra, ceux dont il vient de voir le court métrage. L'un de ces réalisateurs, debout avec ses camarades devant l'écran, lui répond avec le plus grand sérieux. Il a l'âge à peu près de l'intervenant et n'est pas du genre, lui non plus, à confondre « travelling » et « panoramique ». En deux jours de la semaine dernière, en effet, vingt-huit courts métrages réalisés par des enfants et adolescents d'écoles primaires, lycées ou de collèges avaient été projetés et soumis au débat de leurs pairs. Tout à la fois réalisateurs et critiques, ils étaient français, catalans, italiens, anglais, et participaient à un projet lancé pour le centenaire du cinéma par le service pédagogique de la Cinémathèque française, « Cent ans de jeunesse ». Avec leur enseignant et un intervenant extérieur, et grâce au matériel fourni, des élèves doivent, au cours de l'année scolaire, proposer un sujet de film. Et le tourner, le jouer, le monter eux-mêmes. Le sujet imposé était cette année : « Les mouvements de caméra ». Le travail, commencé par une initiation à ces mouvements de caméra (et à leur signification) devait se poursuivre par la réalisation « en vrai », le scénario une fois défini.

On ne pouvait douter, à voir ces films et à entendre ceux qui avaient participé à l'expérience, que la leçon avait été profitable. Ainsi de ce film catalan, Finals de Primavera, réalisé par des adolescents de l'Institut Castellet. L'argument est des plus simples : à la fin de l'année, pour les élèves de quatrième, auteurs et acteurs du film, il s'agit de choisir son orientation. La plupart décident de rester, une seule sait qu'elle ira l'année suivante dans un institut graphique, dans une autre ville. On les a vus discuter tous ensemble dans un parc, puis la caméra entre en classe. Elle la parcourt en un très lent, très suave panoramique liant l'un à l'autre les élèves à leur banc. Un gros plan, fixe, montre la partante seule. Tout est dit en deux mouvements de caméra, justement, de la mélancolie d'une première rupture. Pas de hasard. Une fillette dira, à propos du film de sa classe, comment ils avaient voulu commencer par un « descriptif » partant du ciel pour descendre sur l'école et la cité, pour terminer, à l'inverse, sur un panoramique montant vers le ciel. Et aussi divers et pas forcément réussis que pouvaient être ces films, il y avait toujours un moment où éclatait ce souci de « dire » en images, qu'on est bien loin de trouver dans la production courante du cinéma comme il va. Et moins encore de la télévision, où du moment qu'on tient un « sujet », importe peu la façon dont il est mis en scène. Ici, des gamins d'une école primaire d'Ivry, en banlieue parisienne (la Découverte), inventaient une île au trésor et aux épouvantes dans les sous-sols de leur très banale école ; là, des adolescents italiens (la Bolla) parce qu'ils avaient su cadrer, aux deux bouts éloignés d'un banc, un garçon et une fille puis, en bord de mer, les voir de dos se rapprochant, réinventaient le romantisme dans un collège où chacun se retranchait derrière son ordinateur. On n'en finirait pas de détailler les inattendus bonheurs qui surprisent le spectateur en ces deux jours. Aussi s'en tiendra-t-on à ces mots d'une fillette : « On a découvert le travail qu'il y a derrière le cinéma. » En voilà une sans doute qui n'ira pas donner sa part de cerveau disponible au premier marchand de daube venu.